

# LE NOUVEL OBSERVATEUR

06/12 JUILLET 2006

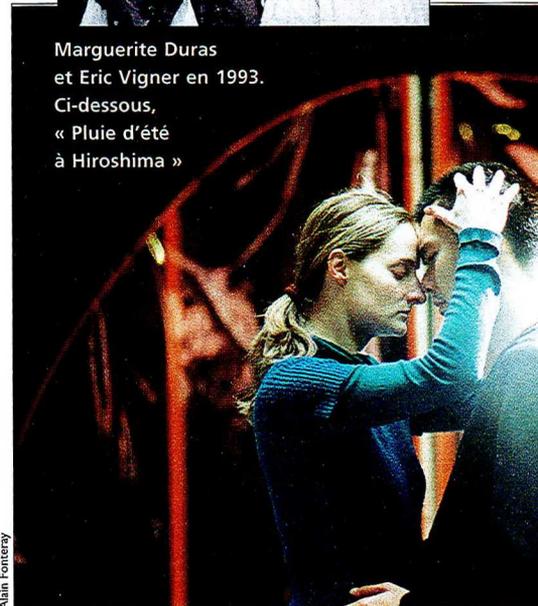
## Des metteurs en scène et leurs auteurs *Coups de foudre*

Quatre hommes de théâtre évoquent les raisons de leur passion et de leur fidélité pour les écrivains qu'ils ont choisi de monter à Avignon

de gauche engagée, quand je me mets à chercher un texte pour les élèves du Conservatoire national. Ma sœur, grande fan de Duras, me donne "la Pluie d'été". Je l'ouvre, je ne quitte plus l'enfant Ernesto qui ne veut plus retourner à l'école "parce que à l'école on m'apprend des choses que je sais pas", et découvre un livre brûlé qu'il lit sans avoir appris à lire. J'ai rencontré Duras l'été suivant, chez elle, à Trouville. Elle m'a regardé, tout intimidé dans l'embrasement de sa porte, et a dit : "Lui, je le reconnais." Au bout de cinq minutes, on se tutoyait. Quand on a



Marguerite Duras et Eric Vigner en 1993. Ci-dessous, « Pluie d'été à Hiroshima »



Marcial Di Fonzo Bo dans « Loretta Strong »

P. Victor - MAXPPP

Alain Fontenay

### **COPI** par Marcial Di Fonzo Bo\*

« Copi, c'est la liberté, l'élégance. Il marie comme personne d'autre sérieux et légèreté, gravité et finesse. Il est violent mais pas agressif, pornographique mais pas du tout vulgaire. Il n'est tendre avec personne. Quand il parle de la condition des pédés, des assassins, des Arabes, il n'y va pas de main morte. Mais il émeut et fait rire, en poète. Ainsi, quand sa poule se suicide en scène, elle ressuscite vite car les personnages de Copi ont décidé que la mort n'existait pas. Comme tout artiste, je cherche une harmonie avec le monde, entre le politique et le poétique. Je n'ai pas trouvé meilleures réponses que celles de Copi, qui était aussi acteur. Copi, c'est génial à jouer. Depuis mon premier spectacle, nous sommes intimement liés, même si je ne l'ai pas connu. Et pas seulement parce que nous sommes tous deux d'origine argentine ! Car ce lien est vrai aussi

pour toute la Compagnie des Lucioles avec laquelle j'ai créé ses pièces, dont "Eva Perón" à Buenos Aires, où elle fut si longtemps interdite. Nous aimons Copi, et je crois qu'il nous aime. Notre société est devenue tellement frioleuse que nous avons plus que jamais besoin de sa liberté. »

(\*) Il joue et met en scène « la Tour de la Défense », du 9 au 16 juillet, lycée Mistral, 19h ; « Les poulets n'ont pas de chaises/Loretta Strong », du 9 au 16, cour du lycée Mistral, 22h30 ; « Eva Perón », le 19, rond-point de La Barthesse, 22h.

### **MARGUERITE DURAS** par Eric Vigner\*

« J'ai éprouvé pour la femme et l'écrivain de "la Pluie d'été" le même sentiment, celui de les connaître depuis toujours. En 1993, j'avais 22 ans et un premier spectacle derrière moi. Je n'avais lu que "l'Amant", et comme tout le monde j'avais d'elle l'image d'une intellectuelle

créé « la Pluie d'été » à Brest, elle a fait 750 kilomètres en voiture avec Yann Andréa pour assister à une représentation. De ce jour-là, notre relation est devenue quasi familiale, on se téléphonait, on se retrouvait pour dîner, elle adorait plaisanter, elle s'acharnait à intensifier chaque instant. Elle me rappelait ma grand-mère, que j'adorais. A la reprise de "la Pluie d'été" à Aubervilliers, elle était dans la salle presque tous les soirs. Elle me disait que nous étions parvenus à faire entendre le regret de l'enfance, mais avec joie, clarté. Un jour, elle me propose : "Je te donne les droits d'une pièce. Laquelle veux-tu ? - J'aimerais faire du théâtre à partir de ton scénario d'"Hiroshima mon amour", parce que ton écriture est pure, et plus violente que le film de Resnais." Elle était d'accord avec moi. C'était il y a quatorze ans. Son écriture, sous la douleur, contient une joie qui me bouleversera toujours. »

(\*) Il met en scène « Pluie d'été à Hiroshima », d'après « la Pluie d'été » et « Hiroshima mon amour », du 11 au 24 juillet, cloître des Carmes, 21h30.

Nadj n'appartient qu'à lui. Elle tient du cinéma muet, de l'art des bonimenteurs et d'un bestiaire échappé de cauchemars archaïques. Eugène Ionesco n'est pas loin, ce dont témoignent les titres de ses spectacles : « 7 Peaux de rhinocéros », « Canard pékinois », ou « le Cri du caméléon », fabuleux mariage inédit entre cirque, danse et théâtre, qu'il a créé avec les élèves du Centre national des Arts du Cirque de Châlons-en-Champagne. Un triomphe.

Le hasard l'a fait naître yougoslave, mais de langue hongroise, en Vojvodine, aujourd'hui en Serbie. L'aile de la guerre l'a frôlé, avec son lot d'exil, de pauvreté, pour s'étendre sur ses territoires de jeu : c'est l'époque où il signe « l'Anatomie du fauve », avec des rails qui ne mènent nulle part.

Rien ne le prédestinait à danser. Issu d'une lignée de paysans, son père était charpentier, et il faut l'imaginer enfant au coin du feu lors des longues veillées nourries d'histoires de loups-garous contées par un grand-père passionné de romans. Au sortir de la communale, Nadj ira puiser chez lui romans, poésie, vies de peintres et livres d'histoire. Un instituteur repère que ce gamin réservé est doué en dessin. Nadj part pour Budapest – Beaux-Arts, cours de littérature et de mime. Quand il arrive en France en 1980, il s'éprend de la danse butô contemporaine, suit une brassée d'ateliers, puis entre dans la compagnie de François Verret, avant de fonder la sienne.

Nadj va avoir 50 ans. A la danse, au théâtre – il ne fait pas de différence –, il a apporté son univers poétique tout en métamorphoses, en mouvement perpétuel qui, tel un tourbillon à la surface de l'eau, vous entraîne vers les profondeurs. Il parle de sa vie dans les mêmes termes : « *Ce sont des cycles, l'un se termine, un autre démarre.* » Il voudrait désormais consacrer plus de temps à la peinture. A Kanizsa, sa ville natale, il vient de s'aménager un atelier où il peut contempler ce paysage qui a donné son nom à un de ses récents spectacles : « Last Landscape ». « *C'est la plaine, et il faut être patient pour qu'elle révèle ses beautés. Ce paysage est plat comme une table surmontée d'un horizon énorme. Et dans cette division très radicale entre terre et ciel, la moindre fleur a une immense présence. D'où peut-être mon goût pour le détail, à partir duquel on recompose tout un univers. C'est pour moi le "dernier paysage", parce qu'il est encore préservé et que j'ai le sentiment que je vais le regarder jusqu'à la fin de ma vie.* » Nadj, l'arpenteur poète, est de partout, mais surtout pas de nulle part.

**ODILE QUIROT**

**Spectacles :** « Asobu », hommage à Henri Michaux, du 7 au 13, cour d'honneur du Palais des Papes, 22h. « Paso doble », avec Miquel Barceló, du 16 au 28, église des Célestins, 18h.

**Expositions :** « les Miniatures » (dessins à l'encre de Chine), photographies, séquences vidéo, à la Maison Jean-Vilar, à l'École d'Art.

**Film :** « Last Landscape », cinéma Utopia, du 10 au 21, 14h. Et le 8 sur Arte, 22h30.

## Une chorégraphie de François Verret

# A la poursuite de Moby Dick

Avec « Sans retour », sa nouvelle création, l'auteur de l'inoubliable « Kaspar Konzert » continue sa quête de l'absolu

**D**epuis « Tabula rasa », la première œuvre qu'on ait vue de lui en 1980, et dont il avait emprunté le titre à celui qui fut son premier maître, le chorégraphe japonais Hideyuki Yano, François Verret, consciemment ou non, aura toujours cultivé l'image romantique du rebelle, de l'artiste maudit. Vingt-six

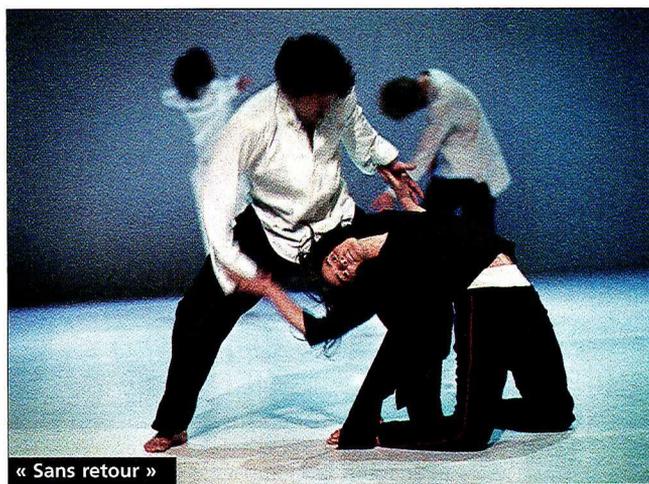
qui bien des années plus tard concevra ce « Kaspar Konzert », magnifique épopée inspirée par le drame de Kaspar Hauser, être venu d'on ne sait où, forcément lointain, forcément malheureux et forcément sublime sous le poids d'un trop lourd destin, dont la fin tragique bouleversa l'Europe romantique et qui allait trouver comme un nouveau Verlaine dans ce chorégraphe atypique.

On ne s'étonnera pas dès lors que François Verret, dont les élans, les étreintes déchirantes d'antan savaient si bien sur scène évoquer la douloureuse destinée de l'homme, se soit aussi tourné vers les prisons, avec la sollicitude qu'on peut porter aux exclus, pour tenter d'éclairer l'univers des condamnés et de les rééquilibrer par cette activité cérébrale et physique qu'est la danse.

François Verret, qui aura récemment encore prêté sa belle voix à « l'Homme sans qualités » de Musil, dans une curieuse reprise sur le plan formel de « Kaspar Konzert », se tourne aujourd'hui vers Melville en créant « Sans retour » pour le Festival d'Avignon, après une avant-première à Rennes. « *Pour cette pièce, un espace vide, blanc, subjectivement immense, confie-t-il, où les acteurs-danseurs présents sur le plateau sont hantés par la tragédie de "Moby Dick", qu'ils relient à d'étranges fantômes, aux paysages-mémoires, figures réelles de leur propre histoire. Ces figures insatiables, dévoratrices, possédées d'une soif d'absolu et qui font partie de l'énigme humaine.* » Aux côtés de François Verret, quatre protagonistes, ainsi que Mathurin Bolze, acrobate inspiré, qui fut l'interprète lumineux, l'emblème de « Kaspar Konzert ».

**RAPHAËL DE GUBERNATIS**

« Sans retour », par François Verret, gymnase Aubanel, du 18 au 25 juillet.



Christian Berthelet

« Sans retour »

ans après, il a conservé cette aura ténébreuse, tout en étant parfaitement intégré au système. C'est lui, ce danseur alors étrangement gauche, qui créa, avec Alain de Raucourt, un envoûtant duo de 1980. C'est lui encore l'auteur d'« In illo tempore », donné à l'Opéra-Comique pour la naissance du Groupe de Recherche chorégraphique de l'Opéra de Paris à la demande de Jacques Garnier : une pièce si profondément belle que, des années après, l'émotion ne s'en est pas dissipée. C'est lui qui plongea l'énigmatique Daniel Emilfork dans l'univers qui l'était plus encore de « Mindanao Mistiru » ; lui qui mettra en scène dans les années 1990 deux figures mythiques du ballet de l'immédiat après-guerre, Rosella Hightower et Jean Babilée. C'est ce chercheur tourmenté qui a conduit ses comparses aux frontières extrêmes de la danse, s'est parfois fourvoyé dans des interrogations suicidaires, des impasses mortelles. C'est lui, à qui on aura entre-temps beaucoup pardonné,